

Pour compléter, autant que possible, ce que nous avons à dire sur la maladie qui a fait le sujet de ce chapitre, nous croyons devoir ajouter les seules analyses qu'on ait faites du sang de chlorotiques. En prenant pour point de comparaison le sang de femmes en bonne santé et en opérant sur 4,000 parties, ces analyses, dues à MM. *Fœdich* et *Lecanu*, ont fourni le résultat suivant :

Analyse de M. <i>Fœdich</i> . . .	Cruor	Sérum	Fibrine	Eau	Fer
Sang de femme saine.	424,00	86,01	23,44	736,87	8,01
idem.	144,00	39,20	25,01	752,75	9,01
Sang de chlorotique.	91,41	95,61	6,40	326,28	5,50
idem.	85,90	92,21	6,51	350,75	5,01

Analyse de M. Lecanu..... sang d'une chlorotique : eau 862, 40. globules 55, 15. albumine, matières fixes, grasses, extractives 82, 45; total 4,000. On voit, d'après les résultats obtenus par ces habiles expérimentateurs, qu'il ne reste aucun doute sur l'augmentation de l'eau et sur la diminution proportionnelle des globules et du fer dans le sang des chlorotiques.

DE LA NYMPHOMANIE OU FUREUR UTÉRINE.

On entend aujourd'hui par *nymphomanie* ou *fureur utérine* (1) le penchant exagéré, irrésistible et insa-

(1) Cette maladie est encore désignée sous le nom de *métromanie*, *d'andromanie*, *d'erotomanie*, *d'hystéromanie*, *de clitoromanie*, *de lypatie*, etc.

tible qui porte les femmes à l'aete vénérien. Cette affection, sur laquelle la plupart des auteurs de l'antiquité, entr'autres *Hippocrate*, *Galien*, *Celse*, *Arétée*, *Oribase*, *Paul d'Egine*, gardent un silence complet, a été décrite d'abord par *Soranus*, sous le nom de *μητρομανία* (*de utero et mulieb. pudendo*); puis, d'après cet auteur, par *Aétius* sous celui de *furor uterinus*, et par *Moschion* (*de affect. mulieb. cap. 28*), sous la dénomination de *satyriasis*. Les médecins qui ont écrit sur cette névrose, ne sont pas d'accord sur son siège; les uns l'ont placé dans les organes génitaux, et les autres l'ont fixé dans l'encéphale; la première opinion a été soutenue par *Soranus*, *Aétius*, *Moschion*, *Sennert*, *Louyer-Villermay*, et la seconde par *Willis*, *Sydenhan*, *Boerhaave*, *Georget*, *Dugès*, etc. Enfin, quelques auteurs modernes, entr'autres MM. *Joly* et *Rech*, professeur de Montpellier, à l'opinion desquels nous nous rangeons, regardent la nymphomanie comme étant le résultat de l'irritation simultanée du cerveau et des organes sexuels. Cette exagération morbide de l'appétit vénérien, cet *æstus eroticus*, est moins une maladie qu'un symptôme dont la manifestation exige à la fois le concours de l'encéphale et des organes auxquels se rapportent les sensations érotiques. Le point de départ est tantôt dans le cerveau et tantôt dans la matrice et ses dépendances; dans le premier cas, le mal se développe sous l'influence de causes morales

qui irritent secondairement les parties génitales, et dans le second cas la névrose est le résultat d'une irritation primitive des organes de la génération réagissant sympathiquement sur le cerveau et surtout sur le cervelet.

Cette affection, qui peut se manifester à tous les âges, attaque principalement les femmes d'un tempérament utérin primitif, qui est déterminé par la prédominance du système sanguin et l'extrême irritabilité des viscères abdominaux. Les femmes de cette constitution présentent quelque chose des traits de *Sapho*; leur taille est petite, leur peau est brune et leur teint coloré; chez elles les seins et tous les attributs de la puberté se sont développés de bonne heure; le clitoris et les nymphes, qui offrent ordinairement une longueur anormale, sont doués d'une très-grande sensibilité. Les jeunes veuves qui ont à regretter des jouissances fréquentes, les filles publiques qu'une réclusion forcée prive tout-à-coup des plaisirs vénériens auxquels elles se livraient avec excès, les femmes ardentes qui sont mariées à des hommes dont la constitution débile et froide ne permet pas des rapprochements sexuels souvent répétés, enfin celles qui sont atteintes d'une affection cérébrale chronique, sont les plus exposées à l'affreuse maladie qui nous occupe, surtout quand elles habitent des climats chauds où les passions sont plus vives et l'imagination plus exaltée.

Il est des femmes chez lesquelles les organes génitaux ont acquis une telle prépondérance, qu'il leur est presque impossible de dompter l'ardeur érotique qui les dévore; telle était la jeune fille dont parle *Buffon*. « J'ai vu, et je l'ai vu comme un phénomène, une fille de douze ans, très-brune, d'un teint vif et fort coloré, d'une petite taille, mais déjà formée, avec de la gorge et de l'embonpoint, faire les actions les plus indécentes au seul aspect d'un homme; rien n'était capable de l'en empêcher, ni la présence de sa mère, ni les remontrances, ni les châtimens. Elle ne perdait cependant pas la raison, et son accès, qui était marqué au point d'en être affreux, cessait dans le moment qu'elle demeurait seule avec des femmes. (Histoire naturelle de l'homme, de la puberté.) » Telle était encore la fameuse *Messaline*, dont *Juvénal* et *Pline* le naturaliste nous donnent l'impudique et dégoûtante histoire. Elle s'échappe la nuit du lit où dort l'empereur *Claude*, son stupide époux, et déguisée sous les habits de la courtisane *Lycisca*, elle court affronter la brutalité des plus vils débauchés :

« Et lassata viris, sed non satiata recessit. »

Parmi les causes qui agissent primitivement sur l'encéphale et consécutivement sur les organes sexuels, on doit ranger toutes les circonstances capables de déterminer un surcroît d'excitation sur le cen-

tre sensitif et d'augmenter l'exaltation des sens et des idées ; telles sont un amour malheureux , une affection concentrée , les lectures lascives et passionnées , la vue de peintures licencieuses , les entretiens érotiques et romanesques , le commerce intime avec des gouvernantes ou des compagnes corrompues , la fréquentation des bals , des théâtres , la culture trop assidue des beaux arts , la vue fortuite des débats amoureux et l'influence de l'imitation qui , dans ce cas comme dans la plupart des affections nerveuses , a des effets aussi funestes que constants. On regarde également comme pouvant produire la nymphomanie l'abus des aliments et des médicaments dits aphrodisiaques , celui des liqueurs spiritueuses , l'usage immodéré des aromates et des parfums qui , en excitant le cerveau et la sensibilité générale , réveillent et exaltent l'appétit vénérien.

Les causes dont l'action se fait sentir primitivement et directement sur la matrice et ses dépendances , et qui peuvent ensuite réagir sympathiquement sur le cerveau , sont les habitudes solitaires , l'abus du coït , une affection dartreuse ou le prurigo de la vulve , l'irritation du clitoris et des nymphes , l'inflammation du col de l'utérus et celle des ovaires ; nous ajouterons que l'âge de la puberté , celui de la cessation physiologique des règles , ainsi que l'époque de leur écoulement , sont les circonstances les plus favorables au développement de l'affection qui nous

occupe. Il est encore une cause fréquente et non moins puissante de l'exaltation érotique exagérée , qui n'est autre chose que la présence des vers ascariques , qui , en titillant le rectum , les nymphes , le clitoris , les grandes lèvres et le vagin , déterminent sur l'appareil génital une excitation et une démangeaison qui forcent les malades à se gratter au point de donner naissance à des désirs érotiques les plus immodérés. Enfin , l'emploi des purgatifs drastiques , les fluxions hémorroïdales et surtout l'usage interne ou l'application externe des cantharides , ont quelquefois provoqué l'exagération de l'excitation génitale.

Symptômes. — Au début de la maladie la femme éprouve des désirs vénériens qui sont plus vifs aux époques menstruelles , mais que la pudeur lui fait dissimuler. Le soin qu'elle met à cacher les idées obscènes dont son imagination est sans cesse agitée , ainsi que les illusions d'un amour platonique qui a pour elle des charmes irrésistibles , exalte son imagination , la rend triste , taciturne , mélancolique ; elle perd l'appétit , le sommeil , et recherche la solitude pour ne pas être distraite des pensées dont son imagination est sans cesse préoccupée. Lorsque l'affection fait des progrès , loin de chercher à cacher son penchant irrésistible , la malade emploie toute son adresse à le faire connaître par de fréquents soupirs , des propos encourageants , des attitudes voluptueuses , enfin par l'oubli complet de toute pudeur. A la

vue d'un homme le pouls de la nymphomane s'agite, sa face est plus rouge et plus animée, sa respiration devient tumultueuse, ses sens se troublent, elle tient des propos et fait souvent des gestes indécents; enfin, lorsque l'irritation est parvenue au plus haut degré, elle frappe, déchire tout ce qui lui résiste et tombe enfin dans un délire furieux. Outre les symptômes essentiels et caractéristiques de la maladie, il y a ordinairement des signes de véritable folie qui peuvent être rémittents, ou complètement intermittents, jusqu'à ce que de nouvelles causes les reproduisent. La femme toujours en proie à un état spasmodique général ou local, éprouve des lassitudes dans les membres, et un sentiment d'ardeur prurigineuse dans les lombes, l'hypogastre, les seins; ses urines plus ou moins abondantes sont toujours claires, et ses parties génitales, qui sont rouges, gonflées et sans cesse irritées par des attouchements et des manœuvres illicites, sont ordinairement le siège d'un écoulement sanieux et fétide, et quelquefois même purulent. Enfin une respiration précipitée, des palpitations pénibles, une soif ardente, un grincement de dents, le spasme de l'œsophage avec un sentiment de strangulation et parfois une sorte d'hydrophobie, sont encore des phénomènes qui accompagnent l'érotomanie. La terminaison de cette maladie est quelquefois funeste, surtout quand elle coïncide avec des affections organiques des ovaires, de la matrice et de

ses dépendances, ainsi que *Blancard*, *Gesner*, *Morgagni* en citent des exemples. Dans quelques cas les accès de la fureur utérine se succèdent aussi régulièrement et se terminent d'une manière aussi funeste qu'une fièvre pernicieuse intermittente. Le docteur *Jolly* (Dict. de med. et ch. pr. t. XII, p. 96. 1834.) rapporte un fait de ce genre d'après M. *Jauzion*. On sait aussi qu'*Eusébie*, femme de l'empereur Constantin, fils de Constantin le Grand, mourut dans un accès de fureur utérine (*Apud Zonarum, hist. græcum. anal. t. III. p. 23.*). *Nicolas Blegny*, qui fonda en 1678 l'Académie des nouvelles découvertes en médecine, rapporte qu'une religieuse qui avait été atteinte de plusieurs accès de fureur utérine, en eut un si violent, qu'elle mourut comme suffoquée. *Paul d'Égine* cite également l'observation d'une belle femme de Delphes, qui mourut dans un accès du même genre. Quoiqu'on ait vu quelquefois le mariage mettre fin à la nymphomanie (1), on ne doit cependant recourir à ce moyen que lorsqu'on est bien fixé sur l'étiologie du mal et sur l'opportunité du remède. C'est assez dire qu'on ne saurait apporter trop de réserve et de prudence, si l'on devait donner un conseil sur un point aussi délicat.

(1) *Swenck* rapporte qu'une Italienne qui dans un accès de folie érotique était sortie nue de chez elle, et s'était introduite dans une maison de débauche, où plusieurs hommes assouvirent sur elle leur passion, recouvra la santé au milieu de leurs brutales caresses.

Le traitement de la nymphomanie varie selon les causes et le siège primitif de la maladie, c'est-à-dire que les moyens thérapeutiques doivent être dirigés tantôt sur l'encéphale, tantôt sur les organes génitaux auxquels se rapporte l'appétit vénérien exagéré qui domine les malades. Dans le premier cas, qui selon nous est beaucoup plus fréquent, on devra, surtout lorsque l'érotomanie sera commençante, avoir plus de confiance dans les moyens hygiéniques que dans les médicaments qui sont le plus souvent inefficaces pour combattre une maladie qui prend sa source dans une affection morale. On commencera donc par procurer à la malade des distractions propres à détourner son imagination de toute pensée lascive au moyen d'une occupation sans relâche, des voyages et des promenades.

« Otia si tollas perièrè Cupidinis arcus. » (Ovide.)

On évitera avec le plus grand soin toutes les circonstances capables d'entretenir l'exaltation érotique, telles que les statues, les images, la lecture des romans, les bals, les spectacles, la fréquentation des hommes, etc. On tâchera toujours d'occuper leur esprit d'objets étrangers à leur passion, et on fera en sorte qu'elles n'aient des rapports et des entretiens qu'avec d'autres femmes; on prescrira en même temps l'usage des grands bains tièdes prolongés, avec des affusions froides sur la tête, pendant le séjour de la malade dans le bain. Les émulsions d'amandes

avec addition de nitrate de potasse; les boissons tempérantes, froides et édulcorées avec du sirop d'orgeat, de groseilles, de guimauve; celles faites avec de l'eau de laitue, de concombre, de melon, de citrouille, de nénuphar, et les lavements de même nature avec addition de quelques grains de camphre; enfin, le petit lait, les bouillons nitrés, de poirée et d'oseille, ceux de poulet et de veau, les limonades, la diète végétale et lactée, les saignées générales, les applications de sangsues derrière les oreilles et surtout à la nuque, sont autant de moyens qui pourront être appliqués avec avantage dans les cas où la maladie aurait son point de départ dans l'encéphale.

Si la nymphomanie avait pour origine une cause locale d'excitation vénérienne, telle que la masturbation, une affection dartreuse, un prurigo, une leucorrhée, la présence des vers, etc., on devrait chercher à émousser la sensation prurigineuse qui porte les malades à des excès révoltants qui leur sont si funestes, en joignant aux moyens déjà indiqués divers topiques, tels que des injections émollientes et narcotiques et des applications sur les parties génitales de linges imbibés des décoctions de têtes de pavots, de laitues, de morelle, de ciguë, etc. On pourra aussi, dans le même but, avoir recours à des onctions faites avec de la pommade de concombre opiacée, ou du cérat calcaire préparé avec un mélange d'eau de chaux et d'huile d'olive, agité avec une spatule. Les

demi lavements de lait avec une addition de quelques grains de camphre, et l'emploi interne du camphre, conseillé surtout par *Ettmuler* (*de morb. mulier. cap. 2.*), à la dose de 5 à 15 grains dans une potion, sont des moyens dont l'efficacité reconnue dès la plus haute antiquité a été consacrée par ce vieil adage :

« Camphora per nares castrat odore mares. »

Pour diminuer l'orgasme vénérien, quelques auteurs ont conseillé la ciguë, mais la vertu antiaphrodisiaque de cette plante est loin d'être constatée, quoique *Saint Basile* ait dit (*Homil. V. supra hexæmer.*) : « *Se vidisse quasdam fœminas, quæ potione cicute extinxerint rabiosas cupiditates.* » Enfin, dans le but d'abattre les désirs érotiques, le docteur *Coster* a proposé l'emploi du tartre stibié à petites doses de 1 à 2 grains dans une pinte d'eau à prendre par verrées toutes les heures, de manière à exciter des nausées sans déterminer le vomissement. Selon ce médecin, les nausées et l'affaiblissement musculaire qui résulte de l'emploi de ce moyen, ne manquent presque jamais de produire l'effet désiré. Il est bon de dire aussi qu'on devra enlever de la couche de la malade tout ce qui peut exciter les organes génitaux. Ainsi les matelas trop mous, les lits de plumes, les édredons seront rejetés, et le lit ne sera composé que d'une paille et d'un matelas de crin. On rejettera également comme un moyen dangereux et contraire

à la morale la titillation du clitoris, conseillée par quelques auteurs anciens, notamment par *Varandé* (*de morb. mulier. lib. 1. cap. 5.*) L'excision du clitoris serait également inefficace pour combattre la vraie érotomanie, au traitement de laquelle *Leuret* et quelques autres auteurs l'ont vainement employée. Cette opération, pratiquée plusieurs fois par MM. *Dubois père*, *Richerand* (*Nosog. chir. T. IV.*), *Græse* (*Nouv. bibl. méd. T. IX. p. 256, 1825.*) etc, n'a servi qu'à faire cesser des habitudes vicieuses, auxquelles on pourra souvent remédier au moyen de la ceinture de M. *Gérentet*, ou de l'appareil ingénieux de M. le professeur *J. Cloquet*, qui consiste dans une sorte de masque de fil-de-fer, dont les mailles rapprochées s'opposent au passage du doigt. A l'emploi des divers moyens que nous avons indiqués, on joindra encore le régime pythagoricien, la diète lactée et végétale, l'abstinence des boissons et des aliments excitants, et l'on devra toujours, dans les intervalles de calme, rappeler à la malade ce qu'elle doit à elle-même et à sa famille, qu'elle déshonore par ces honteuses habitudes. Enfin, si la nymphomanie était parvenue au dernier degré, le mal qui, dans ce cas, est le plus souvent incurable, n'exigerait pas d'autre traitement que celui de la manie. Voyez le traité de l'aliénation mentale de *Pinel*, 1809, et l'ouvrage que vient de publier M. *Esquirol*, intitulé : *Des maladies ment. etc.* T. II, p. 32, 1838. Nous ne saurions également trop

recommander l'excellent ouvrage de M. F. Voisin, qui a pour titre : *Des causes morales phys. des maladies ment. et de quelques autres affect. nerv., telles que l'hystérie, la nymphomanie, etc.*, 1836.

DE L'HYSTÉRIE ET DES AUTRES AFFECTIONS SPASMODIQUES CHEZ LA FEMME.

Depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, la plupart des médecins qui ont écrit sur la maladie désignée le plus ordinairement sous le nom d'*hystérie* (1), se sont égarés dans de vains raisonnements, dans des explications spécieuses et des théories plus ou moins hasardées sur la nature, le siège et les causes de cette affection. Sans vouloir rappeler ici tout ce qui a été dit à cet égard, nous allons rapporter en quelques mots les diverses opinions qui ont été émises par les auteurs. Nous devons cependant prévenir nos lecteurs que, pour éviter les longueurs et les répétitions, et surtout pour procéder d'une manière plus méthodique, nous avons pensé qu'au lieu de suivre l'ordre chronologique, il valait mieux procéder par analogie, c'est-à-dire en groupant ensemble les

(1) Cette affection a été désignée sous diverses dénominations, entr'autres : *υστερικῶν*, *hysterica*, *hystericie*, *spasme hystérique*; *Suffocation de matrice*, *vapeurs hystériques*, *maux de nerfs*, *attaques de nerfs*, *métronervie*, *mal de la mère*, *hystérisme*, *encéphalie spasmodique*, etc., etc.

opinions qui ont plus ou moins de ressemblance et de rapports entr'elles.

Les principales opinions des auteurs sur le siège de l'hystérie, peuvent se réduire à quatre : 1° les uns ont placé le siège du mal dans la matrice, soit qu'il fût l'effet des voyages ou des altérations de cet organe, comme le pensaient *Hippocrate*, *Platon*, *Arétée*, *Cœlius-Aurelianus*, *Soranus*, *Primerose*, *Haller*, *Duret*; soit que l'affection dépendit de la rétention ou de l'altération du sperme ou du sang retenu dans le viscère d'où s'exhalaient des vapeurs malignes dans tout le corps, comme le pensaient *Galien*, *Ahrum*, *Fernel*, *Pitcarn*, *Charleton*, *Zacutus-Luzitanus*, *Forestus*, *Guillaume de Bailou*, *Thomas Burnet*, *Mercatus*, *Sennert*, *N. Chesneau*, *Laz. Rivière*; soit enfin que la maladie fût le résultat d'une modification du système nerveux de l'utérus, réagissant sympathiquement sur le système nerveux en général, ainsi que l'ont avancé *Aëtius*, *Astruc*, *Cullen*, *Pinel*, *Lieutaud*, *Vigarous*, *Beaumes*, *Louyer-Villermay*, *Rapou*, *Dugès*, *Foville*, *Dubois d'Amiens*, et la plupart des auteurs modernes. *Pujol de Castres* et *M. Lisfranc*, qui se rattachent à cette opinion, admettent néanmoins l'inflammation chronique de l'utérus ou des ovaires (1), comme pou-

(1) *Vésale* (de hum. Corp. fabr. lib. V, cap. 15), dit avoir trouvé les ovaires de femmes hystériques plus gros qu'une